

Confinement 2020 et Éducation Nationale 2.0

L'école s'est arrêtée en mars. Ou ce qu'il en restait. Le confinement aura eu cette vertu de rendre un peu mieux visible le délabrement de cette institution, et la légitimation des réformes en cours pour l'entériner. Cette période aura été celle de la « continuité pédagogique ». Dans un vocabulaire concret, « enseignement à distance ». Prosaïquement : cours dactylographiés ou en *conf-call* – la trop bien nommée « classe virtuelle », recours à l'ordinateur, à la tablette, au smartphone, aux ENT (environnements numériques de travail), au *cloud*, aux plateformes diverses et variées d'agrégation de contenu... À chacun selon son matériel et ses compétences en informatique.

Sans doute est-il besoin de rappeler que « pédagogie » désigne l'art de l'éducation des enfants. : de *paidos*, enfant, et *agô*, conduire ou plutôt guider. La pédagogie est donc d'abord l'affaire d'une relation directe entre deux personnes humaines. Au temps du confinement, il n'y a de lien entre élève et enseignant que médiatisé par les ordinateurs.

L'incontestable nécessité du contexte sanitaire laissera une empreinte psychologique profonde. Expérience grandeur nature en environnement presque contrôlé : le confinement se fait laboratoire des expériences futuristes d'hier devenues réalités par la force de la nécessité. « On » (nous) prépare à l'enseignement délivré par des machines à apprendre. C'est la panacée de la personnalisation des apprentissages, de l'auto-contruction des savoirs, de la responsabilisation des élèves quant à leur « parcours pédagogique ». Ce que je veux, comme je veux, quand je veux et pour ce que j'ai choisi : l'idéal du nouveau lycée à spécialités. Les sciences cognitives et neurosciences de l'éducation fournissent aux informaticiens de quoi créer les algorithmes des logiciels d'apprentissages : la mémoire et l'oubli ont leurs cycles, et on peut optimiser chez l'élève la rétention et la restitution des informations. Le lycée rénové, toujours avec ses profs, toujours avec ses élèves, s'amène en douceur : d'un côté la personnalisation, d'un autre l'informatisation, et quand ça sera mûr...

Plus de pédagogue. Pédagogue ? Il n'y aura besoin que de producteurs-de-contenu-pédagogique. Mais avec le confinement, le futur se conjugue désormais au présent. La « continuité pédagogique » se pèse à la fréquence des sollicitations, qui se doivent régulières et rapprochées pour maintenir l'attention de l'élève, éviter la perte d'intérêt, le décrochage : il faut lui amener du contenu. Par « sollicitations » et « contenu », il ne faut rien comprendre d'autre qu'une stimulation (qui active le circuit de la récompense) à l'instar de n'importe quel Facebook, Twitter, Snapchat, Instagram, WhatsApp, qui posent actuellement les conditions de l'impossibilité de la pensée, qui conditionnent à certaines attentes et certaines réactions. Et ce n'est pas comparaison, mais identité ! L'école en temps de confinement s'avilit à prendre la forme de ce qui la défait, pas si lentement que ça mais sûrement, par inertie sociologique. Comment peut-elle prétendre alors à remplir encore sa fonction fondamentale : la formation d'une pensée critique ?

Côté enseignant, au lycée, il avait déjà fallu se forcer, bon gré mal gré, à la correction de copies numérisées. Le confinement aura passé la deuxième couche, et sans même les injonctions ministérielles, qui agacent toujours : la situation oblige bien à des exercices rendus sous forme numérique, et la conscience professionnelle s'occupe du reste.

De toute façon l'essentiel des tâches est déjà peu à peu exporté vers les écrans. Les manuels ludifiés à outrance font peine à voir, alors on s'en passe et on vidéo-projette ce qu'on a soi-même sélectionné, en maintenant les élèves dans une pénombre moins lénifiante qu'au cinéma. Quand il n'y a pas de manuel (les budgets ne peuvent absorber la refonte sur deux ans de la totalité des enseignements du lycée), il y a la version numérique. L'appel du début de cours s'est transmué en opération de pointage, des élèves et de leurs enseignants sans distinction, sans même que l'intention fût là : grâce de l'informatique par laquelle on ignore le vécu psychologique. On se plie au logiciel idoine de l'ENT, et c'est ainsi qu'un cours commence : par le rituel informatique, cette dévotion nécessaire à l'ordinateur. L'agenda est obsolète, on consultera l'ENT scrupuleusement abondé. Le cahier de correspondance ? L'ENT fournit la messagerie pour contacter les familles. On assure le « suivi » des élèves, comprenez « traçabilité » : qui ? quand ? combien de temps ? Et traçabilité bien ordonnée commence par soi-même : « Précédente connexion, le dimanche 10 mai à 19h45 ». On attribue à l'école une seconde fonction fondamentale : être un lieu de socialisation. Elle ne peut l'être que si elle fait se côtoyer des personnes sans médiation informatique.

Bref, le confinement n'aura rien *changé* mais simplement confirmé cette inféodation à tout notre attirail informatisé para-pédagogique. Et l'école n'est qu'un des arbres qui ne cachent plus vraiment la forêt.

Aussi... pour être lieu de quelque chose, l'école doit être, avant tout, un lieu : une « portion déterminée de l'espace ». Tout autre chose donc qu'un «environnement numérique de travail», négation même de toute géographie, de l'espace, du réel, du vécu. L'expression elle-même est un non-sens, qui fait s'accoler contre nature « environnement » et « numérique », et on aurait tort de dire que c'est un autre sujet...

La chaîne de production de l'usine à bac enrayée, le confinement entérine le clou de la réforme du lycée : bac perso, maison, sur dossier. L'année 2019-2020 est à ce titre exemplaire : un premier trimestre habituel de mise en route sur les restes de la classe de première ; un second trimestre en pointillé, selon le nombre d'enseignants grévistes et leurs journées de grève ; un troisième trimestre «pour l'amour du savoir» qui n'aboutit à aucun examen.

Rappelant la gratuité du savoir, refusant de faire de l'effort intellectuel une activité utilitaire, se jouant de la carotte des notes et du bâton des épreuves terminales, ce troisième trimestre aurait de quoi réhabiliter l'école pour certains élèves et certains enseignants. Sans toutefois aller jusqu'à offrir un lieu, un temps et une relation proprement pédagogiques.

Christian Peillot